

*Jérôme Coll*

*D'un  
Sud  
à  
l'autre*



Jérôme Coll

D'un Sud à l'autre

© Jérôme Coll, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1939-2



Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# I

## Là-bas dans le Nord

La pluie venait de cesser. L'air s'emplissait d'une odeur musquée, subtil mélange d'effluves de terre humide, de braises, de cuir et de bois détrempés. La combinaison harmonieuse des éléments et des règnes de la nature révélée par l'eau. Une vingtaine de personnes s'était rassemblée sous la bâche tendue dans la cour de l'école pour se protéger de l'averse. Au loin, on distinguait péniblement quelques silhouettes obscures et le contour des tentes. C'était en juillet 1974, au Mali ; un camp de réfugiés de la sécheresse dans les faubourgs de Gao.

Le pays, comme toute la zone sahélienne, était en proie à des irrégularités pluviométriques. Le déficit de pluies avait atteint des records ; les récoltes et le cheptel avaient chuté, inexorablement. Dans le Nord, là où la terre devient du sable et les Noirs des hommes bleus, la situation était pathétique. Les trois quarts du bétail étaient morts : ils avaient pourri et séché sur place. Il avait été décimé plus de sept fois, presque anéanti ! Les céréales n'avaient même pas eu le temps de voir le jour. On était entré dans une période de famine. Les plus optimistes y voyaient une épreuve de Dieu, qui savait ce qu'il faisait et qui donnerait aux fidèles la force de s'en sortir ; ou l'occasion d'aller le rejoindre. Pour d'autres, c'était le résultat de la folie des hommes qui avaient déboisé, surexploité, guerroyé tout ce qu'ils avaient pu et qui persistaient à le faire, sans se soucier de la fragilité des sols, des populations et de leurs modes de vie. Les plus sceptiques estimaient que la folie des hommes était une épreuve que Dieu leur envoyait. D'aucuns osaient penser que lui-même était fou... Qu'elle qu'en fût la cause profonde, la famine avait contraint des dizaines de milliers de personnes à l'exil.

Les réfugiés étaient des nomades touaregs, des pasteurs peuls et des cultivateurs songhaï ; tous des hôtes endurcis de cette zone, où le désert

vient lécher les rives du fleuve Niger.

Les Touaregs furent les plus durement touchés. Le bétail leur procurait le lait et la viande pour se nourrir, plus quelques revenus à toutes fins utiles. Quand les bêtes commencèrent à maigrir, celles qui résistaient furent vendues à vil prix tant elles arrivaient sur le marché en mauvaise qualité et en grande quantité. Rapidement, les nomades se retrouvèrent les poches et les estomacs aussi vides que les greniers songhaï ; les vaches peules ne firent pas mieux que le bétail touareg. La pénurie s'installa et, avec elle, la faim. L'eau et la nourriture posaient problème : non pas parce qu'il n'y en avait pas, mais parce qu'il n'y en avait plus. Le pire était de ne pas savoir si cela allait durer. Cela dura, un temps.

Les populations marchèrent vers le sud et les camps improvisés aux abords des grandes villes, n'emportant que ce que leurs bras pouvaient encore supporter et quelques animaux efflanqués. Dans la confusion, des familles se séparèrent afin de multiplier les chances des uns de trouver un asile où les rejoindraient les autres. Les hommes et les aînés pensaient d'abord aux enfants et aux femmes qui, eux, n'avaient pas le droit d'être sacrifiés au nom de la dignité ou de toute considération de ce genre. Des pères laissèrent partir leur famille, préférant rester pour garder leur honneur et des bêtes incapables d'avancer. Certains tentèrent de rallier une connaissance dans un lieu inconnu, confiant à un autre la garde des leurs. Des enfants terrorisés emboîtèrent le pas à des gens qu'ils n'avaient jamais vus. Pour quelques-uns, le bout du chemin fut une tombe de fortune parmi des carcasses d'animaux ; pour d'autres, ce fut un camp de réfugiés, un camp rassemblant une collection parfaitement hétérogène de lambeaux de familles, dont la plupart ne se reconstitueraient jamais.

Des grandes sécheresses, il y en avait eu d'autres, mais celle-ci était la première depuis l'indépendance. C'était la première grande sécheresse nationale ! À peine la dictature s'habituaient-elle au pouvoir qu'elle venait la défier, elle et les rebelles touaregs, dans le Nord. Le gouvernement y envoya des hommes.

Tiéba Kanté était aussi sous la bâche à savourer la fraîcheur de la pluie, la

première depuis de longs mois. Il n'avait que vingt-cinq ans mais cela lui évoquait déjà d'agréables souvenirs d'enfance, des fins d'après-midi passées sous le gros manguier derrière la concession familiale. Il avait été affecté dans le camp en tant qu'agent administratif de gestion et de contrôle. C'était son ordre de mission.

Il était originaire de Konfasso, un village à trois cents kilomètres à l'est de Bamako et à cinquante kilomètres du chef-lieu de cercle Koutiala. Il était forgeron ; une caste puissante et respectée. La transmission héréditaire du statut de forgeron s'opérait depuis aussi loin que mémoire d'homme pût remonter. Maîtres du feu et du métal, ils mettaient au monde les outils et les armes, tutoyaient les forces surnaturelles et disposaient de pouvoirs hautement stratégiques. Ils étaient guérisseurs, fossoyeurs, circonciseurs, maîtres d'initiation, magiciens et médiateurs ; un tas de raisons qui leur offrait une place de choix dans la société, jamais loin du siège du chef. Entre le grand-père de Tiéba et le chef de village Koné, c'était plus compliqué : ils ne s'appréciaient pas beaucoup à cause d'un désaccord sur la fondation du village. Ils se supportaient, car il le fallait bien.

Le vieux Kanté avait enseigné à ses fils l'art et la matière selon la tradition ancestrale. Son fils aîné, le père de Tiéba, était amené à reprendre la forge, mais les choses avaient tourné différemment. À l'époque, les colons recommandaient aux chefs de village d'envoyer leurs fils à l'école dans le but de s'en faire des alliés dans l'administration. Ils appelèrent ça « l'École des fils de chefs ». Les chefs, eux, voyaient d'un mauvais œil qu'on leur prît et qu'on leur pervertît leurs successeurs naturels, fut-ce au nom de l'instruction. Ils préféraient en général choisir la progéniture d'un roturier, d'un rival ou de quelqu'un qu'ils n'aimaient pas. Le chef de village proposa le fils aîné de Kanté pour l'école des Blancs. Il l'éloignerait du village et de sa vue ! Le père de Tiéba, tout forgeron qu'il était, fut envoyé à l'école coloniale. S'ensuivit un parcours scolaire exemplaire et une carrière dans l'administration ; d'abord en tant qu'interprète, ensuite comme agent, puis chef du service vétérinaire régional de Sikasso. Il n'avait pas de formation en la matière, il était juste familier des maladies du bétail, ce qui, avec son bagage scolaire, faisait amplement l'affaire. Au cours de son ascension sociale, la contrariété initiale du grand-père fut balayée par la

satisfaction générale de la famille et par l'irritation du chef de village.

Fort de sa réussite, le père encouragea son fils aîné Tiéba à faire des études, tout en l'engageant à ne jamais perdre de vue qu'il faisait partie de la grande lignée métallurgique des Kanté. Tiéba alla donc à l'école et, après le baccalauréat, décida d'être enseignant. Il transmettrait ainsi aux jeunes générations le savoir de ses maîtres, à l'instar d'un vrai forgeron. Renonçant à l'héritage professionnel familial, il trouvait en outre convenant de rejoindre la non moins grande famille de l'État. Son père était devenu fonctionnaire parce qu'on l'avait choisi (et encore, à partir d'un mauvais calcul de la part du chef de village), lui le serait parce qu'il l'avait choisi ! Il intégra l'École normale secondaire de Bamako et s'installa chez un oncle, fils du frère de son grand-père, qui possédait sa forge dans le quartier Quinzambougou, au cœur de la capitale. Tout en suivant ses études, il put rester proche de la famille, de la forge, de ses racines... Après deux années, il déclina une proposition au poste d'instituteur à Mopti, dans le Nord, et s'inscrivit à l'École normale supérieure, section lettres.

Un mois après son entrée à la dénommée ENSup, le directeur l'appela pour lui faire une proposition qu'il qualifia d'intéressante autant que confidentielle. Il s'agissait d'aider un compatriote étudiant à l'université de Sofia, dont le visa malien et la bourse bulgare ne pouvaient être renouvelés. En réalité, il n'avait d'étudiant que le statut et on ignorait ce qu'il faisait réellement là-bas. En tout cas, il aurait été fâcheux que ce courageux frère malien expatrié en Europe, qui envoyait de grosses sommes d'argent à sa famille, fût contraint de rentrer au pays. Par ailleurs, c'était un neveu du directeur. Il s'appelait Tiéba Konté et il serait facile de changer le « o » de son patronyme en un « a » afin d'en faire un nouvel étudiant boursier de l'université de Sofia, fraîchement arrivé du Mali. Il fallait pour cela que Tiéba Kanté acceptât de prêter son identité pendant deux ans, en échange de quoi il percevrait la bourse dont Konté n'avait en réalité nul besoin. Il pourrait bien entendu suivre les cours de l'école, dans l'anonymat administratif le plus complet, et se réinscrire au bout de deux ans. Il bénéficierait en son temps des faveurs du conseil pédagogique. Tiéba accepta et fut ainsi étudiant en économie appliquée à l'université de Sofia sans y mettre les pieds.



Durant ces deux ans, il assista à quelques cours de l'ENSup et fréquenta la bibliothèque où, page après page, il apprit à aimer les livres, les mots et les idées. Il comparait la bibliothèque à une vaste forge où l'on façonnait des outils maniés par l'esprit et des armes contre l'ignorance. Cela la lui rendait familière.

Entre deux épisodes studieux, il profitait de la bourse bulgare à sa guise. La vie à Bamako était agréable : il alternait les heures passées à l'ENSup, les journées à observer son oncle dans sa forge, les soirées entre amis, les après-midi au bord du fleuve. Il retournait souvent à Konfasso, où il racontait à un public conquis son extraordinaire aventure dans la capitale et les merveilles qu'on y trouvait. Les études devinrent épisodiques et il finit par y trouver un intérêt tout relatif, d'autant qu'il n'était pas tenu d'atteindre des sommets pour combler ses vœux et ceux de son père. Comme aucune offre de travail intéressante ne se précisait, il s'inscrivit pour sa première année officielle, qu'il boucla aisément, sans conviction. Les études et la vie bamakoise coûtaient cher et la bourse bulgare avait expiré. L'année suivante, après s'être réinscrit avec hésitation, il saisit du bout des doigts l'offre qu'on lui présenta.

Depuis un an, la sécheresse jetait toujours plus d'habitants des zones arides sur les chemins de Gao et de Tombouctou. La catastrophe humanitaire était largement amorcée lorsque l'État réagit enfin. Les Touaregs, principaux concernés et rebelles confirmés, n'étaient pas des plus sympathiques à ses yeux et, durant de longs mois, le gouvernement jugea être le seul en mesure, au nom de la dignité nationale, de s'occuper de cette affaire. Quand il consentit à l'intervention étrangère et qu'il fallut s'organiser, l'armée se vit flanquée d'agents civils pour participer à la gestion des camps. Les sinistrés et les aides affluaient ; il était temps de contrôler tout ça... Mais des agents disponibles et volontaires pour rejoindre le Nord, c'était à la fois nécessaire et rare.

Volontaire et disponible, Tiéba l'était. Le directeur de l'ENSup le fit appeler et lui tendit une note du ministère avec un air de vieux complice. Le gouvernement recrutait des stagiaires qui, après une expérience dans le Nord, seraient titularisés fonctionnaires d'État. Avec les encouragements du



directeur et de son père, il accepta. Après un court séjour à Konfasso, il partit dans l'un des trente camps de la région de Gao.

## II

### L'aide de camp

Le camp où se rendit Tiéba, le plus grand de la zone, était situé à la périphérie de Gao, non loin du quartier administratif qui devint le centre de gestion de la crise. De l'administration générale à la logistique, tout y était pour en faire un véritable village humanitaire. Dans la pratique, on aurait dit un vaste hôpital de campagne aux allures de marché hebdomadaire. Le camp s'élargissant, il avait été divisé en quatre quartiers : est, sud, ouest et nord. Il fut chargé des quartiers sud et ouest. Son travail consistait à recenser les réfugiés, à les rassembler à partir de critères mal définis et à leur fournir des bons pour retirer les rations alimentaires. On essayait de regrouper les gens par famille, ou ce qu'il en restait, sinon par affinités. L'important était d'avoir identifié un responsable de groupe chargé de relayer les informations et les dons.

Tiéba notait dans un grand cahier les noms des responsables, le nombre de réfugiés et de bons distribués. Il avait esquissé un plan sur lequel il reportait l'emplacement des différents groupes. Il était bien en peine, avec ceux qu'il appelait ses « administrés », car ils changeaient tout le temps de lieu et de responsable, en raison sans doute de l'incessant mouvement de va-et-vient provoqué par les nombreux départs et arrivées. Notamment à cause de la fichue tendance de ces gens à toujours vouloir bouger... Peut-être était-ce dû à leur nature nomade ? Lui, de racines mandingues et Bambara de souche, n'avait pas grand-chose à voir avec les Sahariens. Il ne comprenait ni leur langue, ni leurs habitudes, ni leurs façons ; et c'était réciproque. Il en savait un peu plus sur les Peuls qui, tout en restant ostensiblement distincts des sédentaires, n'en demeuraient pas moins des Noirs. On les trouvait partout dans le pays et jusque dans ceux éloignés du grand désert. On en trouvait à Konfasso, son village, où des familles peules s'étaient fixées depuis des décennies et où elles cultivaient le grain comme tout un chacun.